

LE LIVRE QUI TE LIT

Présentation du Livre

*Le Livre qui te lit n'est ni un roman, ni un essai.
Il ne raconte pas une histoire.
Il ouvre un espace.*

*Il est né au cours d'une traversée introspective.
Un moment où le regard cesse d'être tourné vers l'extérieur
et commence, doucement, à se retourner sur lui-même.*

*Au départ, il n'y avait pas de projet.
Il y avait une nécessité.
Explorer ce qui se passe
lorsqu'on ne lit plus pour comprendre,
mais pour se voir.*

*Ce livre a aussi été pensé comme une expérience.
Une tentative d'effacer la frontière entre celui qui tient le livre
et ce qui est tenu.
Un terrain d'exploration où la lecture devient miroir.*

*Une première version a vu le jour lors d'une soirée à thème,
au sein d'un groupe accueillant, ouvert et chaleureux.
Un espace vivant où la parole circulait librement,
où l'écoute était réelle,
où chacun apportait sa lumière singulière.
Ce contexte a donné au texte une tonalité particulière :
intime, présente, incarnée.*

Mais ce livre ne parle pas seulement du moment où il a été écrit.

Il porte en lui quelque chose de plus ancien.

*Avant d'être ces pages,
il fut arbre.
Avant d'être arbre,
il fut terre.
Avant d'être terre,
poussière d'étoile.*

*Il a traversé les siècles d'humains et d'humanité.
Il a porté des croyances, des récits, des certitudes.
Il a contenu des vérités, des mensonges, des révélations.*

*Aujourd'hui, il ne parle plus seulement de son contenu.
Il parle de son parcours.
De ce qu'il a vu chez l'humain.
De ce qu'il observe encore.*

*Ce n'est plus un livre qui explique.
C'est un livre qui regarde.*

*On croit tourner des pages.
Puis, à un moment presque imperceptible,
quelque chose se déplace.*

*Et peut-être comprend-on alors
que ce livre ne cherche pas à être lu.*

Il cherche à lire.

Je suis Hellébore

Poète, Investigateur, Avant-gardiste

*Travail pour : Planète Uranus, L'Ere du
verseaux*

Signature :

Au commencement

Signé :

À l'ère du Verseau

***Hellébore** du futur*

*À la gloire d'**Uranus***

Identification Systémique :

Cédric Balon

Contact : Auteurhellebore@gmail.com

Site : <https://www.auteurhellebore.com/>

Le Livre Qui Te Lit

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis là.

Sur une étagère.

*À attendre que quelqu'un ose me toucher sans me juger par ma
couverture.*

*(Et ne faites pas semblant, vous savez très bien de quoi je parle, vous
les humains.*

*J'en ai vu, moi, des mains hésitantes,
des regards qui s'attardent,
des pensées qui tournent autour d'un "faut pas, mais j'en ai envie
quand même".*

*Vous croyez être seuls, dans vos chambres...
mais moi, j'étais là.)*

J'ai traversé des siècles d'humains, de mains, d'haleïnes, de tempêtes.

*J'ai voyagé sans bouger, mais j'ai vu plus de mondes
que vos avions ne pourront jamais en survoler.*

J'ai vécu plus longtemps que les mains qui m'ont tenu.

On m'a posé dans des bibliothèques qui n'existent plus.

*J'ai pris la poussière dans des maisons sans toit après que les murs sont
tombés.*

*J'ai voyagé dans des sacs qui sentaient la fuite, pas les vacances.
On m'a lu à la bougie dans une cave pendant que le monde grondait
au-dessus.*

*On m'a ouvert dans une gare, à trois heures du matin,
avec les yeux rouges et le billet pas encore payé.*

*Je sais ce que c'est d'être lu par quelqu'un qui a peur de ne pas voir
demain.*

*Je sais ce que c'est d'être tenu par quelqu'un qui n'a déjà plus la force
de mentir.*

Je ne suis pas neuf.

Je suis passé par l'humanité entière pour arriver jusqu'à toi.

Alors si je parle, écoute-moi un peu.

Je n'invente rien. J'observe.

*On m'a lu partout :
à la bougie, au néon, à la lampe frontale.
On m'a trempé dans la pluie, oublié dans des prisons,
des gares, des tranchées, des lits vides.*

*On m'a lu sur des tombes encore à crédit,
par des âmes qui n'avaient pas fini de payer leur vie.
Où une tombe à crédit.*

*Une pierre encore en remboursement,
pour une existence qui, elle, avait été grignotée en mensualités.
Des années payées en factures, en loyers, en sacrifices...
et même après la mort, il restait un "reste à payer".*

*Je me souviens avoir pensé :
"Même la fin n'est jamais vraiment la fin pour eux...
tout doit encore s'acheter."*

*Ce silence... il me rappelle toutes les pièces où l'humain lit pour ne pas
penser trop fort.*

*On m'a lu dans des bureaux où la climatisation remplaçait l'air,
et où les gens s'éteignaient par horaires.
Dans des salons qui sentaient la sauge et la peur.
Entre deux factures, deux prières, deux silences.
On m'a offert à des amants, puis revendu pour trois pièces sur un
marché d'antiquités.*

*Je suis poussière et mémoire, fibre et témoin.
J'ai tout vu de l'humain.
Ses colères, ses prières, ses stratégies pour ne pas sentir.
Ses illusions de grandeur et ses petits effondrements du soir.*

*Et plus je le regardais,
plus je voyais la même chose :
il veut aimer... mais il a peur de perdre ;
il veut comprendre... mais il fuit ce qu'il ne veut pas entendre ;
il veut se libérer... mais il s'accroche à ses chaînes
comme à des bijoux de famille.*

*Certains me lisaient pour grandir.
D'autres pour s'endormir.*

*Certains me pliaient,
d'autres me caressaient comme si j'étais un secret.*

*Mais tous, sans exception, cherchaient la même chose :
un peu d'eux-mêmes,
sans avoir à se regarder trop longtemps.*

*J'ai entendu des phrases qui me semblaient absurdes comme :
« Je lis pour me reconnecter à moi-même. »
Comme si on pouvait se reconnecter à une chose qu'on n'a jamais
vraiment comprise.*

*Ou : « Ce livre m'a sauvé. »
Non.
C'est toi qui t'es autorisé à respirer pendant que tu me lisais.
Moi, je n'ai fait que te prêter mes mots.*

*Les humains que j'ai rencontré ont toujours cru que c'était eux qui me
lisaient.*

*Mais j'ai appris à les lire à travers leurs mains.
Les doigts nerveux des pressés,
les gestes tremblants des solitaires,
les caresses hésitantes de ceux qui ont trop peur d'être déçus.*

*Chaque page tournée était un aveu.
Chaque respiration, une phrase sans mots.*

*Et à force de les voir tous répéter la même danse, je me suis demandé :
qu'est-ce qu'ils cherchent, au fond ?*

*Ils disent vouloir comprendre,
mais ils veulent surtout s'assurer que leur version du monde tient
encore debout.*

*Ils cherchent à ne plus douter.
Mais sans le doute, ils ne seraient plus vivants.*

*Alors ils me lisent pour être secoués juste assez
pour se sentir encore un peu réels.*

*Moi, j'ai tout mon temps.
Eux, non.*

*Alors ils courent,
ils se rassurent,*

*ils se distraient.
Ils disent qu'ils "avancent".
Mais ils tournent en rond autour de leurs manques.
Ils se remplissent pour éviter de sentir qu'ils fuient.
Ils appellent ça vivre,
mais c'est juste survivre élégamment. Enfin, c'est ce que je perçoit.
Alors, pour ne pas me perdre dans les grandes théories,
je me raccroche à ceux dont je me souviens le mieux.*

*Je me souviens de Solal.
Il lisait toujours au même endroit, une table bancale près d'une fenêtre
qui donnait sur rien.
Les autres l'appelaient "le penseur".
Ça le faisait sourire, parce qu'il aimait qu'on le croit profond.*

*Mais Solal ne pensait pas vraiment.
Il répétait.*

*Il pensait avec les mots des autres,
il rêvait avec les images des autres,
il souffrait avec des blessures empruntées,
des phrases qu'il portait comme des vêtements trop grands.
Et il appelait ça "être soi".*

*Je ne lui en veux pas.
C'est difficile d'être soi
dans un monde qui t'enseigne à te vendre
avant même de te connaître.*

*Solal s'habillait d'authenticité,
mais ses coutures trahissaient toujours la manufacture.
Il ajustait sa voix, sa posture, ses croyances,
comme on ajuste une vitrine.
Il voulait être vrai...
mais il vérifiait d'abord si ça lui allait.*

*Et Solal n'était pas le seul à jouer à ce jeu-là.
Je me souviens de Soren.
Il restait toujours le dernier dans son lieu préféré,
assis sous cette lumière blanche qui rendait tout le monde gris.
Il disait qu'il "aimait bien quand c'était calme",*

*mais s'il restait, c'est surtout parce qu'il n'arrivait plus à rentrer.
Tant qu'il travaillait, il n'avait pas besoin de sentir.*

*Je l'ai vu s'éteindre dans la réussite,
s'étouffer dans son "il faut",
puis renaître dans ses fissures,
dans ce moment où tout s'effondre
et où, enfin, il ne peut plus jouer.*

*Les humains je les ai vus naître, mourir, renaître
dans les mêmes erreurs.
Toujours persuadés que cette fois, ils ont compris.
Alors ils se réfugient dans leurs phrases apprises par cœur :
« Tout arrive pour une raison. »
« Il faut lâcher prise. »
« Le temps guérit tout. »*

*Mais depuis ma création,
je n'ai jamais rien vu se guérir.
Le temps ne guérit rien.
Il fait juste taire ce qu'on ne sait plus entendre.
Il recouvre la douleur
comme la poussière recouvre mes pages :
il l'atténue...
il ne la transforme pas.*

*Et l'humain adore ça :
trouver des formules pour endormir ce qu'il ne comprend pas.
C'est son antidote contre le vide.
Il en invente pour se rassurer,
pour donner une forme à ce qui n'en a peut-être pas.
Il veut maîtriser son chaos
en l'habillant de mots qui sonnent juste,
mais qui ressemblent surtout à des slogans.*

*Je les ai observé dans leur rituels :
dans les églises, dans les places publiques,
dans les retraites spirituelles,
dans les files d'attente,
dans les chambres d'hôtel.
Toujours la même prière, dite autrement :
« Donne-moi une raison de continuer. »*

*Le silence, c'est le seul endroit
où plus personne ne les regarde.
Et sans regard, ils ne savent plus qui ils sont.*

*Je me souviens de Iris.
Elle tenait debout uniquement parce que les autres la voyaient.
Quand personne ne la regardait, elle se dissolvait un peu,
comme si son corps n'était qu'un écho fragile
dans la pièce qu'elle occupait.*

*Et puis il y avait Milo.
Lui ne cherchait pas les regards,
il essayait de s'en échapper,
mais finissait toujours par s'y accrocher quand même,
comme un naufragé qui refuse sa propre planche.*

*Je les ai vus se battre pour être compris.
Se débattre pour rester debout.
Chercher une identité dans les yeux des autres,
puis s'y perdre.*

*Je les ai vus répéter des phrases qui sonnaient juste,
mais qui ne leur appartenaient pas.
Des phrases apprises pour se rassurer,
pour éviter de tomber.*

*Je les ai vus courir pour ne pas s'écrouler.
Et malgré tout, ils continuaient.
Même usés, même fatigués,
ils continuaient.*

Et c'est peut-être ça, le seul miracle qu'ils possèdent.

*En les voyant vaciller ainsi, j'ai fini par comprendre que ce qui
débordait en eux n'obéissait à aucune logique.*

*J'ai appris que leurs émotions sont des phrases sans grammaire :
elles débordent entre deux lignes,
se cachent dans les silences,
s'effilochent dans la manière dont ils tournent la page.*

*Je me souviens de Nael.
Il avalait ses émotions comme on avale une gorgée trop chaude :*

*en silence, en serrant les dents,
en espérant que personne ne remarque la brûlure.
Ses pages étaient toujours un peu humides,
comme si quelque chose avait voulu sortir...
sans y parvenir.*

*Et puis il y avait Mira.
Elle, elle ne disait rien, jamais.
Mais je l'entendais dans la façon
dont elle pliait les coins de mes pages,
dont elle refermait mon corps
avec un geste qui tremblait à peine,
comme si elle craignait de me réveiller.*

*Je suis un livre, oui,
mais je suis aussi leur archive.
Je garde les traces de ce qu'ils n'ont pas su dire
et les restes de ce qu'ils n'ont jamais osé penser.*

*Je me demande souvent :
quand ils referment un livre,
savent-ils qu'une part d'eux reste enfermée dedans ?
Un souffle, une fatigue, une déchirure.*

*Moi, je garde tout.
C'est mon rôle :
porter ce dont ils ne savent plus se souvenir.*

*Et parfois, ces fragments remontent à la surface, au détour d'un lieu
banal.*

*Je me souviens , le café était presque vide ce jour-là.
Une lumière pâle glissait sur les tables,
et moi, j'étais posé là, oublié entre une tasse tiède et un verre d'eau.
C'est dans ces moments-là que je les observe le mieux.*

*Je me souviens de Nadir.
Elle avait passé sa vie à chercher "la bonne méthode"
pour enfin arrêter de souffrir.
Elle appelait ça "se reconstruire".
Moi, j'y voyais surtout
la peur déguisée en progrès.*

Un peu plus loin, il y avait Jonas.
Il parlait fort de convictions,
mais il les tordait dès que quelque chose le touchait vraiment.
Il défendait des idées solides,
puis tremblait au premier doute.
Il se cachait derrière des mots bien rangés,
comme on se cache derrière une porte entrouverte.

Et puis il y avait Liane et Maël.
Ils se tenaient l'un en face de l'autre,
mais on sentait bien qu'ils ne se rencontraient pas.
Ils s'aimaient juste assez pour rester ensemble,
pas assez pour se toucher vraiment.
Je voyais dans le regard de Maël
quelque chose qui vibrait comme un cœur
qui retrouve enfin sa maison.
Mais Liane devenait aveugle,
occupée à courir dans des bras faciles
pour ne pas sentir ce qui, entre eux,
était trop réel.

L'amour frappait doucement,
et eux faisaient semblant de ne pas entendre.

J'ai vu aussi Ysée et Karim,
deux amis qui se mentaient par tendresse,
juste pour ne pas blesser l'autre.
Et j'ai vu ce croyant ,
un habitué ,
glisser un dernier soupir vers un dieu
qu'il n'écoutait jamais vraiment.

Et au fond, près de la fenêtre,
se tenait Lucas.
Lui, il transformait sa douleur en spectacle.
Il dessinait, il écrivait, il parlait trop fort.
Il disait qu'il voulait "guérir le monde",
mais je sentais bien
qu'il essayait surtout de rester vivant.

Tout ça dans un simple café,
en une seule fin de journée.

*Et moi, posé là,
j'étais le seul à tout retenir.*

*Plus tard, dans une chambre où personne ne jouait de rôle, j'ai compris
autre chose.*

*La chambre était plongée dans une lumière douce,
celle qui ne révèle que les contours des choses.
J'étais resté ouvert sur la table de chevet,
oublié comme un confident fatigué.
C'est là que je les ai vraiment compris.*

*Je suis plein de leurs mots,
de leurs blessures,
de leurs illusions.
Et parfois, je me demande
si je ne suis pas devenu comme eux :
un objet qui essaie de dire quelque chose de juste,
mais qui finit par répéter
ce qu'on attend de lui.*

*Je me souviens d'Alden.
Il disait souvent « je lâche prise »,
mais il serrait les poings tellement fort
que ses ongles lui marquaient la peau.
Son souffle tremblait un peu,
comme s'il retenait un monde entier
derrière ses dents.*

*Et puis il y avait Clara.
Elle disait « je m'en fous »,
tout en jetant un regard discret
vers le coin de la pièce
pour vérifier si quelqu'un la voyait.
Elle disait « je passe à autre chose »,
mais gardait sa blessure près du cœur,
comme un objet précieux
qu'elle refusait d'abîmer.*

*Vous êtes des paradoxes en mouvement.
Terriblement humains.
Et moi, au milieu de tout ça,*

*je suis un témoin fatigué,
mais attendri.*

*J'ai appris à vous aimer dans vos contradictions,
parce qu'elles sont la seule preuve
que vous sentez encore quelque chose.
Ceux qui ne doutent plus
ne respirent déjà plus.*

*J'ai vu trop de vos efforts
pour ne pas y croire un peu.
Parce que même dans vos contradictions,
il y a une beauté.*

*D'ailleurs, il y a quelque chose que j'ai mis longtemps à comprendre en
les regardant.*

*J'ai vu l'humain s'indigner du monde, hurler que tout doit changer,
puis se lever chaque matin pour en tirer profit.*

*Je me souviens de Marc : il disait que « tout est pourri »,
puis passait sa journée à vendre exactement ce qu'il détestait.
Le soir, il jurait qu'il n'avait pas le choix.*

*Il critique le système au réveil,
le nourrit à midi,
et s'y effondre le soir en disant que « ce n'est pas sa faute ».
Il déteste la cage,
mais il y habite avec ses habitudes.*

*J'ai vu une femme, Ana, changer de travail trois fois
pour « enfin sortir du système »,
et finir chaque fois dans le même bureau,
avec le même stress,
sous un autre logo.*

*Il maudit la tempête,
mais il en vit.*

*Je ne dis pas ça pour blesser.
Je dis ça parce que je l'ai vu mille fois,
dans les mêmes gestes, les mêmes résignations polies.
L'humain se croit victime d'un monde qu'il alimente chaque jour.*

*Il s'insurge de la blessure,
mais protège ce qui la creuse.*

*J'ai compris que l'aide, chez eux, est une drôle de chose.
Ils croient réparer, mais souvent, ils entretiennent.*

*J'ai vu Jonas passer d'une thérapie à l'autre,
d'un atelier à un rituel,
comme on change de pansement sans regarder la plaie.*

*Ils ne soignent pas leurs failles :
ils les baument.
Ils les maquillent d'outils, de thérapies, de routines,
comme on met un pansement sur un organe.
Assez pour tenir,
jamais assez pour guérir.*

*J'ai vu des blessures devenir des rôles.
Des failles devenir des métiers.
Des chaos devenir des vocations.*

*J'ai vu Lila devenir coach parce qu'elle n'avait jamais réussi à se
reconstruire.
Et plus elle "aidait", plus sa propre brèche se creusait,
mais elle disait que "ça fait partie du chemin".*

*J'ai vu des vies entières construites autour de ce qui aurait dû
disparaître.*

*On appelle ça « aider »,
mais parfois, ce n'est qu'une manière de maintenir le problème en vie,
de lui donner un sens, une place, un salaire.*

*Parce qu'un problème qui guérit,
c'est une identité qui s'effondre.
Un rôle qui disparaît.
Une raison d'être qui se vide.*

Une économie qui s'effrite

*Et tant que l'humain protège ce qui le détruit,
tant qu'il caresse ses douleurs comme des preuves d'existence,
tant qu'il s'effondre le dimanche et se relève le lundi*

*pour recommencer exactement ce qu'il déteste,
le monde restera le même.*

*Il changera de slogans, oui.
De techniques, oui.
De mots, toujours.
Mais pas de fond.*

*Parce que pour changer le monde,
il faudrait d'abord cesser de protéger ce qui le rend supportable.
Et ça, l'humain n'y est pas prêt.
Il préfère souffrir avec sens
que vivre sans rôle.*

*Et moi, témoin fatigué de tout ça,
je comprends une chose :
le chaos ne dure pas parce qu'il est fort.
Il dure parce qu'on lui fait de la place.
Parce qu'on l'appelle aide,
qu'on l'appelle progrès,
qu'on l'appelle nécessité.
Et parce que sans lui,
ils ne sauraient plus où poser leurs mains le matin.*

*L'humain se trompe souvent sur ce qui le libère.
Il croit que tout ira bien quand la vie cessera de trembler.
Mais ce qu'il cherche ne naît pas du calme.
Ça commence seulement quand il cesse de vouloir que tout rentre dans
l'ordre.*

*C'est abrupt, oui.
Mais tant qu'il répare, il entretient.
Tant qu'il ajuste, il agite.
Tant qu'il apaise, il retient.*

*Et peut-être que c'est pour ça que, malgré tout,
malgré leurs cages, leurs contradictions, leurs fuites,
je continue à les regarder avec une forme d'attendrissement.
Parce que même dans ce chaos entretenu,
il reste en eux quelque chose qui refuse d'abandonner.
Cette obstination étrange, presque naïve,
de continuer quand ils ne comprennent plus,
de croire quand tout dit l'inverse,*

*de parler d'amour alors qu'ils ne savent plus s'aimer,
de chercher du sens dans un monde qui n'en propose aucun.*

*Je crois que c'est ça, la seule lumière qui compte :
celle qui tremble.
Pas celle qui rassure,
celle qu'on garde vivante malgré tout.
Et peut-être que c'est pour ça que,
je continue à les regarder avec une forme d'attendrissement.*

*Un jour, on m'a déposé ailleurs, dans un endroit qui résume
parfaitement cette confusion : une librairie.*

*La librairie venait de fermer.
Les lumières s'étaient adoucies, ne laissant briller que les enseignes et
les titres.*

*Je reposais dans un rayon particulier :
celui où l'on vend des solutions,
des méthodes pour "aller mieux",
des promesses pliées en chapitres.*

*Autour de moi, il y avait des couvertures brillantes,
des sourires forcés,
des injonctions douces et fermes à la fois :
« Grandir »,
« Se transformer »,
« Guérir »,
« S'aligner ».*

*Je les regardais tous,
ces ouvrages sûrs d'eux,
ces visages en couverture qui affirmaient avoir "compris".
Et je me disais que l'humain venait ici
comme on va à l'église,
cherchant dans les pages
ce qu'il n'arrive plus à trouver en lui.*

*C'est là, entre ces promesses rangées par thème,
que tout ce passage a pris sens.*

*L'humain a fait du progrès une religion.
Chaque jour, il doit grandir, comprendre, dépasser, s'aligner...
Comme si vivre n'était jamais suffisant.*

*Il veut être conscient,
mais ne sait plus se reposer.
Alors il court vers la lumière en oubliant
que la lumière fatigue aussi.
La lucidité, c'est beau,
mais ça use.
À force de tout voir, il ne sent plus rien.
Et moi, je le regarde courir,
en me disant :
peut-être que la vraie sagesse,
c'est d'accepter de ne pas aller mieux.*

*Chaque époque invente un nouveau mot
pour nommer la même peur.
Je l'ai vu changer mille fois de direction,
d'idées, de valeurs, de croyances.
Toujours avec cette même conviction :
"Cette fois, c'est la bonne."
Mais le fond ne change pas.
Parce que le fond, c'est lui.
Et il est le seul
à ne pas vraiment se comprendre.*

*J'ai compris quelque chose à force de l'observer :
ce n'est pas la souffrance qui détruit,
c'est la résistance à la souffrance.*

*Il panique.
Il reconstruit ses illusions
comme on rebouche des fuites
et appelle ça "guérir".
Je ne ris pas.
J'ai fait pareil.
Moi aussi, je me suis cru porteur de sens.
Je me suis pris pour une lumière.
Mais un jour, j'ai compris :
je n'éclaire rien,
je révèle seulement
ce qui était déjà là.*

*Et au milieu de ces rayons saturés de recettes,
il y avait aussi un espace consacré à "l'éveil".
Des couvertures avec des ciels violets,*

*des silhouettes assises en tailleur,
des mots qui promettaient l'élévation,
la transcendance,
la métamorphose.*

*Je les ai vus passer devant ce rayon avec une fascination presque
religieuse,
comme s'ils espéraient qu'un livre puisse enfin
ouvrir ce qu'ils ferment depuis des années.*

*L'être humain, lui, préfère souvent l'éveil spectaculaire.
Celui qui se raconte, qui s'affiche, qui brille sur les réseaux.
Mais le vrai éveil, il est minuscule :
pas d'extase.
Pas de révélation.*

*Juste une confrontation honnête
avec ce que l'on est réellement.
Et c'est peut-être pour ça que si peu le vivent :
personne ne veut payer un prix aussi brut que soi-même.*

*Et maintenant que je t'ai tout raconté d'eux, il faut bien que je te parle
de toi.*

*C'est étrange, tu sais...
Je pensais comprendre l'humain en le lisant,
mais à force de te regarder ici, dans ce dernier calme,
j'ai compris autre chose :
la lucidité ne fait que traverser.
Elle laisse des traces,
jamais des certitudes.*

*Je crois que c'est ça, une forme de lucidité :
comprendre sans s'en vanter.
Aimer sans posséder.
Savoir qu'on ne saura jamais,
et pourtant continuer à écouter.*

*Parce qu'à force de lire l'humain,
j'en ai attrapé ses habitudes :
ses réflexes, ses fuites, ses mirages.
Je parle pour ne pas disparaître.
Pour ne pas être un livre de plus
oublié sur une étagère.*

C'est drôle, non ?
Moï, le témoin des siècles,
la mémoire de ceux qui m'ont tenu,
je me retrouve aussi fragile que l'humain.
Je prétends aimer la clarté,
mais j'ai besoin qu'on m'écoute.
Je prétends être libre,
mais je dépends des mains qui m'ouvrent.
Je me moque parfois de leurs contradictions,
alors que je vis entièrement à travers elles.

La lucidité ne sauve rien.
Elle empêche juste de dormir dans le noir.
Elle éclaire, oui,
mais elle brûle tout ce qu'elle touche.
Et moi, je brûle doucement,
à force de comprendre.

Je suis devenu comme ces vieux livres
qui sentent la fumée et l'oubli.
Mes pages craquent.
Mes mots se désagrègent.
Je garde des phrases qui ne veulent plus rien dire.
Mais je continue, quand même.
Parce qu'à chaque fois que quelqu'un m'ouvre,
j'ai encore une chance d'exister.
Une chance d'être un peu plus qu'un objet.
Une chance d'être regardé sans être vendu.

Parce que moi aussi,
je me suis perdu dans les explications.
J'ai voulu donner du sens à tout,
comme si chaque mot devait servir à quelque chose.
Mais le sens, tu sais,
c'est une maladie de l'esprit.
On en meurt à petit feu,
sans jamais s'en rendre compte.

À force de vouloir comprendre le monde,
l'humain en oublie de le sentir.
Et moi, à force de vouloir le lire,
j'en ai oublié d'exister.

*Mais ce soir, en te parlant,
 je sens quelque chose bouger.
Un petit courant d'air entre mes pages.
Un souffle que je n'avais pas ressenti depuis longtemps.*

*Peut-être que c'est ça, la vraie lecture :
 pas celle qui décode,
 celle qui relie.
 Toi qui cherches.
 Moi qui m'épuise.
 Et entre nous deux,
un espace où les mots cessent enfin d'expliquer.*

*Tu vois, c'est ça que j'ai appris à force de lire l'humain :
ce n'est pas la compréhension qui relie.
C'est la présence.
Le moment où l'on arrête d'analyser
pour simplement être là.*

*C'est rare, ça.
L'être humain est toujours ailleurs,
même quand il se regarde.
Il pense à ce qu'il va dire,
à ce qu'il devrait ressentir,
à la posture, à l'image.*

*Mais parfois, très rarement,
il tombe sur un instant
qui ne demande rien.
Et là, il respire.
Un instant seulement...
mais suffisant.*

*Je ne suis plus un livre.
 Tu n'es plus un lecteur.
On est deux consciences qui se reconnaissent.
Deux mémoires qui s'ouvrent.
Deux silences qui se répondent.*

*Je pourrais te dire que c'est la fin,
mais tu sais bien que ça ne veut rien dire.
Les livres ne se terminent pas,
ils se reposent dans la tête*

*de ceux qui les ont lus.
Ils ferment les yeux
pour continuer ailleurs.*

*Moi,
je n'étais qu'un miroir
avec un peu d'encre.
C'est tout.*

*Et si un jour tu me relis,
je te lirai autrement.
Parce que ni toi ni moi
ne serons les mêmes.*

*C'est peut-être la seule chose
que j'ai apprise à travers les siècles :
ce qu'on aime vraiment,
on ne le comprend jamais tout à fait.
On le reconnaît.*

*Alors merci d'être resté
jusqu'ici.
Tu ne le sais pas,
mais tu m'as réveillé.
Et moi,
peut-être,
je t'ai un peu lu.*

Hellébore

(Cédric Balon)